

« Eh! bravo! nt tout à coup le comte de Bralles derrière le dos du chanteur. Je comptais voir un malade, et je trouve un pinson chantant joyeux sur le bord de sa cage grande ouverte.

— Grâce à M^{lle} Roberte, répliqua de Lucel, j'ai fait *une cure en musique*; il fallait bien que je la termine par un chant d'allégresse!

— Cure merveilleuse, baron, repartit le comte; la mine est superbe, l'œil vif, et la voix claire. »

Puis, avec un éclair dans les yeux :

« Ah! ces dragons! je les retrouve tels que je les ai connus, — toujours pareils, toujours joyeux et rudes soldats; quand on les coupe en morceaux, ils se recollent et se ressoudent comme autrefois l'animal mythologique dont ils portent le nom! Vive Dieu! vous êtes guéri, baron! »

CHAPITRE IV

LES MARGUERITES. — FAIS-TOI BELLE. — LE FESTIN DE BALTHASAR.

I

LES MARGUERITES

Dès le lendemain du jour où s'était opérée sa guérison miraculeuse, de Lucel annonça au comte de Bralles son prochain départ.

Il n'avait aucune raison de manquer à son régiment plus longtemps et devait le rejoindre!

Cependant le devoir, en cette occasion, avait semblé pénible à l'officier.

C'était avec une pointe d'émotion contenue, en regardant Roberte effeuiller négligemment une marguerite des prés, dont elle faisait un bouquet, qu'il avait dit à son hôte :

« Je partirai ce soir, mon cher comte. »

Puis, dans le vase où Roberte venait de mettre la gerbe de ses fleurs printanières, il en avait pris une, et, d'un geste qu'il s'était efforcé de rendre machinal

et indifférent, il en avait à son tour arraché les pétales.

Elle m'aime? un peu? passionnément? pas du tout?

Personne ne sut ce qu'avaient dit les fleurs, hormis ceux qui les avaient consultées et qui gardèrent bien précieusement dans leurs cœurs le secret de leurs réponses.

Un observateur attentif eût peut-être deviné aux sourires, sourires confiants qu'échangèrent de Lucel et Roberte après l'épreuve, que les fleurs avaient parlé... de bonheur et d'espoir.

*
* *

L'avenir cependant paraissait sombre; les persécutions contre les hérétiques, loin de se modérer, redoublaient de violence.

L'archiprêtre des Cévennes avait mis à prix la tête du comte de Bralles; et cette mesure, prise antérieurement, mais d'abord chuchotée, était maintenant dénoncée ouvertement, car l'abbé du Chayla avait juré de tirer vengeance de l'affront fait à ses dragons, et il voulait qu'on le sache.

Les ordres rigoureux venus de Versailles, c'est-à-dire du roi, avaient été accentués par les instructions sévères de M. de Louvois :

Il faut en finir coûte que coûte, avait dit l'impatient ministre de la guerre.

Qui veut la fin veut les moyens, avait conclu M^{ns} de

Maintenon, le mauvais génie du grand roi. *Il faut les employer tous pour être agréable à Dieu.*

M. de Baviille, intendant du Languedoc, fils de M. de Lamoignon, premier président au parlement de Paris, avait été invité à seconder très énergiquement les efforts de l'archiprêtre pour arriver à la conversion en masse des protestants.

Un seul Dieu! un seul roi! une seule foi! telle était l'orgueilleuse devise qu'il fallait faire triompher en France, coûte que coûte, de par le roi et son ministre.

M. de Baviille, qui écrivait¹ : « En religion, il faut attaquer les cœurs, car c'est là qu'elle réside, » craignait M. de Louvois, et la peur qu'il en avait le rendait féroce.

Quant à l'abbé de Langlade du Chayla, ancien missionnaire et agent diplomatique au Siam, archiprêtre de Mende, inspecteur des missions des Cévennes, c'était un prêtre zélé et terrible. Il avait mené une vie aventureuse, peu en rapport, semble-t-il aujourd'hui, avec le caractère sacerdotal dont il était revêtu; mais, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, une éducation semblable à celle que donnent les séminaires n'était pas absolument de rigueur.

Dans les Cévennes, on demandait surtout aux religieux d'allier une grande foi à beaucoup d'énergie.

En 1628, c'est-à-dire soixante ans avant la nomination de M. de Langlade du Chayla, un guerrier, M. de Marcillac, officier supérieur, qui commandait au siège de la Rochelle, avait déjà été appelé à l'évêché de

1. *Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne.*

Mende en reconnaissance de ses services *militaires*. Ce M. de Marcillac, improvisé évêque, menait son diocèse tambour battant.

En 1629, se rendant à Marvejols pour y voir M. de Montmorency qui se rendait à la cour, il apprit qu'il se trouvait dans la ville un temple protestant. « *Étant accompagné d'une troupe de plus de deux cents hommes, et revêtu de ses habits épiscopaux, il alla droit au temple de ceux de la religion de ladite ville, duquel, à coups de marteaux de maréchal, il fit enfoncer la porte; estant à bas, il entra dans ledit temple avec toute cette troupe, à laquelle il commanda de briser bancs, vitres et la chaire du ministre, ce qui fut fait sur-le-champ et exécuté comme il l'avait commandé*¹. »

L'abbé de Langlade du Chayla était homme à faire jaunir les lauriers de M. de Marcillac.

Pour lui, les protestants étaient des révoltés pour lesquels il n'y avait pas de pardon.

Il eût mieux servi la doctrine de Jéhovah², Dieu terrible qui se révèle par l'éclair et le tonnerre, et dont l'aspect fait mourir, que la morale du Christ!

C'était à toutes ces choses terribles que pensait le comte de Bralles, mélancoliquement appuyé sur une console, tandis que les feuilles des marguerites tombaient entre de Lucel et Roberte!

1. Documents recueillis par M. Ferdinand Aubée, archiviste du département de la Lozère.

2. « Jéhovah est un dieu qui trône dans les cieux, qui est porté sur les nuages et qui se révèle par l'éclair et le tonnerre; un Dieu terrible dont l'aspect faisait mourir. » (LAROUSSE.)

*
*
*

Les idées les plus contraires bouillonnaient et se heurtaient dans l'esprit du comte. — Il voulait se faire illusion et ne pas croire au péril certain qui le menaçait; mais sa raison lui rappelait qu'il y avait lieu de tout craindre.

Partir... Fuir comme ceux qu'il avait guidés dans la montagne et qui devaient être maintenant en sûreté à Genève, eût été prudent... Mais fuir! fuir devant du Chayla! Abandonner ses fermiers et les petits pâtres de son domaine que sa présence rassurait!

Rester! rester là! certes c'était bien son devoir. Le vieux seigneur, compagnon d'armes de Turenne, n'avait pas peur; il ne craignait pas la lutte, si acharnée et si terrible qu'elle fût. Il la craignait si peu, qu'au seul penser de cette lutte, qu'il imaginait bien différente de ce qu'elle devait être, hélas! il sentait vibrer sa vieille âme guerrière.

Mais il y avait, à ses côtés, Roberte, qui ne pouvait que souffrir de cette situation, et c'était à cause d'elle qu'il faisait taire ses sentiments fougueux; c'était à cause d'elle qu'il voulait s'imaginer le roi bon, le roi humain, se souvenant de ses services, arrêtant le zèle de du Chayla, lui permettant enfin de vivre tout seul dans ce pays sauvage, partagé entre le culte de sa foi et l'amour de Roberte qu'il appelait sa fille.

La froide raison lui criait: « Chimère! » et l'avenir ne devait pas malheureusement lui donner un démenti.

II

FAIS-TOI BELLE

Sans laisser paraître aucun des sentiments qui l'agitaient, le comte de Bralles, secouant sa tête fière, s'avança vers de Lucel et lui mit la main sur l'épaule :

« Vous avez raison de partir, baron; votre place n'est plus ici; mais, avant de nous quitter, je veux que votre guérison soit fêtée.

« Ce soir nous nous réunirons à table, et dans les coupes d'or, monsieur le cornette dragon de Noailles, nous boirons à votre santé!

« Ma fille va donner des ordres pour le souper, que l'on fera somptueux, » ajouta-t-il en s'adressant à Roberte.

La jeune fille, tout heureuse de voir disparaître du front de son oncle les plis soucieux qui l'avaient creusé quelques instants auparavant, s'approcha de lui pour l'embrasser et, ses mains autour du cou, lui parla bas à l'oreille.

Ce devait être un gros secret quémendeur.

« Oui, » lui dit M. de Bralles, répondant avec un sourire à sa question en même temps qu'à sa demande.

Puis il la congédia gaiement en lui lançant tout haut ces mots :

« Oui, ma chérie. J'y consens de grand cœur : fais-toi belle, fais-toi belle! » répéta-t-il à deux reprises.

*
* *

Roberte ordonnait tout dans le château de son oncle.

Elle remit donc le linge de table aux servantes : les serviettes pleines de riches dessins, la grande et large nappe damassée que l'on appelait le *lac d'amour*, puis le *napperon* qui devait couvrir le milieu de la table en la décorant de ses broderies et de ses entre-deux parfilés de soie.

Elle ouvrit les vieilles crédences sculptées où s'étaient les aigüières dorées, les grands plats d'argent et les belles assiettes de Limoges décorées de peintures à l'italienne.

Elle ne dédaigna pas de descendre aux cuisines.

Puis, quand elle vit tout en train, les servantes empressées à lui obéir, les marmitons gourmands goûtant les sauces avec des clappements de langue significatifs, elle monta dans sa chambre se parer pour le gala du soir.

*
* *

Dans son magnifique appartement tendu de merveilleuses tapisseries, Roberte passa en revue ses plus beaux atours : robes de toutes couleurs, *vertugadins* de taffetas, jupons en *grôs de Naples*, affiquets enchevêtrés de passements de rubans, de guipures, avec des volants en points de Hainaut et de Valenciennes.

La toilette de nos coquettes aïeules était bien plus compliquée que celle de nos élégantes d'aujourd'hui.

« *Sous le vertugadin de taffetas*, dit un indiscret écho-
lier de la mode du temps où se passe cette histoire, *les*
dames portent une douzaine de jupons des plus riches
étoffes, garnis de dentelles d'or et d'argent jusqu'à la
taille. En tout temps, elles portent également un vête-
ment blanc — appelé sabenqua — qui est fait de la
plus fine dentelle d'Angleterre et a quatre aunes¹ de
tour. J'en ai vu quelques-uns qui valent cinq cents ou
six cents écus² ».

« Fais-toi belle ! avait dit l'oncle de Roberte. Belle !
Encore plus belle ! »

Cela pouvait autoriser la nièce à interroger long-
temps le miroir, que, dans le style recherché d'alors,
on appelait le *conseiller des grâces*.

Quand elle le consulta en dernier ressort, sa toilette
achevée, le miroir inspira à la jeune fille l'idée de
relever la fraîcheur de son teint au moyen d'une *mou-*
che en taffetas gommé.

La grande mode de ces mouches nous était venue
des Persans, qui regardent, paraît-il, comme une beauté
les taches noires au visage.

Dans une boîte en argent, Roberte en avait toute
une collection, des rondes, des ovales, des petites,
des grosses, toutes ayant leurs nom, destination et
signification.

On en mettait partout : une près de l'œil pour *assas-*
siner les gens, une au coin de la bouche pour *appeler le*
baiser ; on plaçait la *majestueuse* sur le front, les *coquet-*

1. « *Aune*, mesure ancienne équivalant à un mètre vingt centimè-
tres. » (LITTRÉ.)

2. « *L'écu* était de trois ou six livres. » (LITTRÉ.)

tes, les *galantes* au hasard de l'inspiration, et les *effron-*
tées hardiment sur le bout du nez.

Après quelques tâtonnements, Roberte se décida
pour l'*assassine*. Son conseiller des grâces lui dit aus-
sitôt qu'elle avait bien choisi, et qu'elle était belle,
belle !

Elle était toute prête à descendre de son apparte-
ment, lorsqu'on vint l'avertir que son oncle la mandait
près de lui.

*
*
*

Le comte de Bralles venait d'avoir un long entre-
tien avec le baron de Lucel, mais il était seul lorsque
Roberte le rejoignit.

« Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai à te parler sérieu-
sement. Ton séjour ici en ces temps troublés peut te
faire courir des dangers auxquels il est de mon devoir
de te soustraire. Tu es grande et en état de paraître à
la cour, d'ailleurs. Depuis plusieurs jours j'y ai beau-
coup songé : mon amour égoïste ne peut éternelle-
ment te retenir en ce pays sauvage ; il faut t'attendre à
partir d'ici peu.

— Nous partons ? Nous allons à la Cour ?

— Nous... c'est-à-dire... tu... pars.

— Je pars ? Mais toi, père ?

— Je reste.

— Mais, s'écria Roberte, je ne veux pas te quitter.

— Ton départ, ma chère enfant, expliqua M. de
Bralles, ne saurait avoir lieu immédiatement ; il y a
deux jours, j'ai envoyé un exprès à Paris.